

**Informatique & Bible, asbl - Belgique**  
**Rue de Maredsous, 11 B5537 Denée - Belgique**  
**Tél:+32(0)82.69.96.47 Fax:+32(0)82.22.32.69**  
**cib@cibmaredsous.be**



## L'économie et l'argent dans la tradition biblique et évangélique Rotary, CHarleroi, 31 janvier 2011

L'amusant et instructif petit livre écrit en dialogue par Bruno Colmant et Éric de Beukelaere (la Loge et l'Église) sous le titre *La Bourse et la Vie* [éditions Anthémis, 2009], offre en couverture un pittoresque dessin de notre caricaturiste Pierre Kroll: le serpent du paradis offre une belle pomme sur le bout de sa langue à Ève qui lui demande: "C'est combien?"... tandis que Dieu, dans son petit nuage au loin, laisse faire, tout en lisant le Wall Street (Journal)! Tout un programme!

Si mon premier métier est l'étude de la Bible et la diffusion de son message, le fait d'avoir introduit, depuis plus de 40 ans, l'informatique dans ce domaine en devenant personnellement analyste et programmeur à une époque où la grosse informatique de gestion se mettait en place en Belgique (les IBM-360 étaient en cours d'installation à la CGER à Bruxelles), m'a amené à pratiquer le capitalisme marchand sans lequel l'informatique ne se serait pas développée au point d'envahir aujourd'hui, sur base de son "écriture électronique", l'ensemble des secteurs de la vie humaine sur toute la planète... et au-delà!

Cette confrontation quotidienne entre la tradition ou la culture biblique et le monde économique m'a évidemment forcé à réfléchir sur les convergences et les divergences entre ces deux mondes culturels.

Car le monde économique, s'il n'est pas une "religion" – ce qu'on peut parfois se demander devant les professions de foi de certains économistes ou hommes d'affaire – est en tout cas une culture: il donne un "sens" à la vie humaine pour ceux qui en vivent. Nous verrons, en conclusion, quel "sens" cette culture économique donne à la vie humaine par contraste avec celui que donne à la même réalité humaine, la Bible, et plus particulièrement la partie de la Bible qu'on appelle le "Nouveau Testament", composé principalement: a) des quatre évangiles qui apportent le témoignage de Jésus de Nazareth et de ses premiers disciples; b) de l'important dossier de Lettres de Paul de Tarse (Saint Paul), le premier grand converti à la foi/religion chrétienne.

Économie et argent dans la Bible juive (le Premier ou Ancien Testament des chrétiens) ►

Quoi de nouveau avec l'apparition de Jésus de Nazareth? ►

Conclusion ►

R.-Ferdinand Poswick, o.s.b.  
(Informatique & Bible, Maredsous)

Informatique & Bible, asbl - Belgique  
Rue de Maredsous, 11 B5537 Denée - Belgique  
Tél:+32(0)82.69.96.47 Fax:+32(0)82.22.32.69  
cib@cibmaredsous.be



L'économie et l'argent dans la tradition biblique et évangélique  
Rotary, CHarleroi, 31 janvier 2011

Économie et argent dans la Bible juive (le Premier ou Ancien  
Testament des chrétiens)

Je serai bref sur la tradition juive telle qu'elle s'est développée jusqu'à l'apparition du Juif, Jésus de Nazareth, car il me semble que lui et ses disciples ont pleinement assimilé tout l'héritage qu'ils avaient reçu en ce domaine. Et, d'autre part, ce patrimoine juif a marqué la culture mondiale, non seulement à travers la permanence du Judaïsme, mais massivement à travers la version missionnaire et universaliste du Judaïsme qu'a été le Christianisme. Il est donc normal de s'intéresser plus aux visions issues de la personne et du message de Jésus en ce domaine qu'aux racines dont il a bénéficié pour constituer le fondement de sa propre vision.

Ces racines forment un continuum tout à fait intéressant et qui commence seulement à être bien étudié. La difficulté c'est de ne pas faire d'anachronismes quand on lit les textes de la Bible en risquant d'y projeter des problématiques ou des réalités que nous vivons aujourd'hui et qui n'existaient pas quand ces textes ont été écrits (et a fortiori aux époques antérieures qu'ils évoquent). Mais, d'autre part, ces textes étant devenus des références sacrées (les "Saintes Écritures") on a eu tendance à gommer ou à laisser dans l'ombre de nombreux éléments profanes: achat, vente, monnaies, dépôts, lettres de change ou de créance, fraudes fiscales ou autres, investissements, intérêts, etc. toutes ces réalités étant considérées, surtout depuis l'impact du platonisme, comme ne relevant pas de la très digne sphère de l'esprit, de la spiritualité!

Mais je voudrais plaider pour une vision aristotélicienne du monde, d'ailleurs reprise par S. Thomas d'Aquin en Occident et qui est beaucoup plus proche de la conception biblique et sémitique de la réalité humaine: rien n'arrive à l'esprit que par les "sens"; il n'y a pas de grâce spirituelle sans qu'il n'y ait une nature pour la recevoir; l'humain est un tout indissociable, il n'est pas coupé en deux entre un corps et une âme. Et donc toute la sphère du réel tel que nous le vivons et le percevons est le seul lieu où peut se dérouler une éventuelle manifestation du divin, ce que la foi chrétienne affirme encore plus nettement en disant que le Dieu créateur a voulu s'"incarner" dans notre humanité!

Et, effectivement, dès les premières pages de la Genèse, la vie humaine se présente bien comme un grand commerce: le jardin d'Éden est confié à l'homme pour qu'il le fasse fructifier; Adam devra manger son pain à la sueur de son front; la concurrence entre l'agriculteur Caïn et son frère, l'éleveur Abel, aboutit à un meurtre durement jugé; le consortium "tour de Babel" ne parviendra pas à valoriser son investissement trop ambitieux... et la figure d'Abraham est emblématique pour ce que l'on peut savoir des mœurs économiques en Palestine, 15 à 12 siècles avant Jésus-Christ: promesse divine équivalent à une emphytéose sur le pays de Canaan; richesse en troupeaux de bétails, en argent et en or; gestion de la concurrence avec son neveu Lot; réservation militarisée des puits d'eau (l'or noir de cette époque); dîme (pourcentage de 10%) sur son patrimoine en faveur d'une puissance protectrice; négociation avec Dieu pour sauver les "justes" de Sodome; utilisation de sa femme Sarah pour une prostitution protectrice au Néguev, puis avec le Pharaon d'Égypte; négociation avec les princes Hittites, propriétaires du terrain où Abraham veut enterrer sa femme Sarah à Hébron.

Cette dernière négociation étant elle-même emblématique. Il vaut la peine de la relire: "*Ephrôn, le Hittite... dit (à Abraham): "Non, mon seigneur, écoute-moi: le champ, je te le donne! La caverne qui s'y trouve, je te la donne! ... ensevelis ta morte!" Abraham se prosterna et dit à Ephrôn: "O, toi, si tu voulais seulement m'écouter! Je te donnerais le prix*

*du champ! Reçois-le de moi...". Ephrôn répondit: " Monseigneur, écoute-moi! Une terre de quatre cents sicles d'argent [environ 4kg d'argent], qu'est-ce entre toi et moi? Ta morte, ensevelis-la!". Abraham s'entendit avec Ephrôn. Il lui pesa le prix que les fils de Heth l'avaient entendu déclarer, quatre cents sicles d'argent, au taux du marché ". (Gn 23.17). Suit la description cadastrale minutieuse du bien (y compris les arbres sur la propriété)!*

Si nous poursuivons notre parcours dans le livre de la Genèse, nous arrivons à l'époque de Jacob et de ses fils, dont le préféré, Joseph, vendu par ses frères à des marchands caravaniers, fera une brillante carrière comme premier intendant du Pharaon (Gn 39-50). Une carrière dont le récit nous donne une image assez fidèle de toute la gestion économique de l'Égypte à cette haute époque.

Donc, avec le seul livre de la Genèse, nous pouvons affirmer que les Hébreux (qui deviendront les Juifs après leur assimilation aux habitants de la Judée) étaient rompus aux techniques commerciales: 1) de l'Assyrie d'où venait le clan d'Abraham et où naissait alors l'écriture alphabétique, cette "business machine" par ses facilités de transcription des données commerciales, facilités que les Phéniciens transmettront tout autour de la Méditerranée; 2) des Hittites dont la civilisation a été, dans les dernières décennies, bien mise en évidence en Turquie, en Syrie et dans les relations commerciales entretenues avec tout le Moyen-Orient jusqu'à l'Égypte des Pharaons; 3) des Égyptiens qui possédaient déjà presque tous les mécanismes économiques et financiers que nous connaissons aujourd'hui.

Ne manquent à ce tableau que ceux qui seront appelés dans la Bible les "Peuples de la Mer", les Phéniciens, qui, avec l'écriture alphabétique, répandront aussi partout les pratiques commerciales et financières les plus reconnues à l'époque.

Mais, innombrables sont les passages des livres historiques de la Bible, des oracles des prophètes ou des textes de sagesse (comme les Proverbes) qui évoquent les pratiques économiques ou commerciales. Le "Déclogue" (les 10 paroles communiquées par Moïse de la part de Dieu et qui forment le cœur de la Loi – Torah - qui sert de base à l'Alliance entre Dieu et le peuple d'Israël), vise, pour une bonne part, l'équité dans la vie sociale: pas de vol (pas d'annexion économique), pas de "faux", limitation des temps de travail (le sabbat), etc...

Le portrait économique par excellence – au sens originel du mot "économie" qui vient des deux mots grecs *oïkos* (maison) et *nomos* (loi ou norme): donc la régulation domestique – est celui de la "femme de valeur" que donne le chapitre 31. 10-31 du livre des Proverbes.

L'économie au sens premier serait donc la préservation et la promotion du foyer, de la cellule familiale, le lieu des relations humaines les plus étroites dans leur ouverture aux autres? On y reviendra.

Quoi de nouveau avec l'apparition de Jésus de Nazareth? ►

Conclusion ►

R.-Ferdinand Poswick, o.s.b.  
(Informatique & Bible, Maredsous)



**Informatique & Bible, asbl - Belgique**  
**Rue de Maredsous, 11 B5537 Denée - Belgique**  
**Tél:+32(0)82.69.96.47 Fax:+32(0)82.22.32.69**  
**cib@cibmaredsous.be**



## L'économie et l'argent dans la tradition biblique et évangélique Rotary, Charleroi, 31 janvier 2011

Économie et argent dans la Bible juive (le Premier ou Ancien Testament des chrétiens) ►

### Quoi de nouveau avec l'apparition de Jésus de Nazareth?

Jésus de Nazareth arrive une quinzaine de siècles après les longs apprentissages de ses ancêtres: ils ont été libérés de l'esclavagisme du travail dans lequel une misère, provoquée par une gestion capitaliste totalitaire, les avait plongé sous le régime des Pharaons; mais ils sont rompus à tous les métiers du commerce et de la finance dans une économie du désert plutôt centrée sur les proches (économie de proximité?).

Ce qu'on peut constater quand on lit attentivement les Évangiles, les Actes des Apôtres et les 13 lettres conservées sous le nom de Paul de Tarse, c'est que tous les acteurs mentionnés sont parfaitement au courant des pratiques économiques, commerciales et financières de leur époque.

Le cadre est celui d'un empire romain qui a étendu sa domination et ses règles partout où la culture grecque s'était installée depuis deux siècles au moins – un peu comme la situation mondiale actuelle par rapport aux lois de l'économie états-unienne.

Une étude récente et très complète de Gérard Minaud, *La Comptabilité à Rome* (Lausanne, 2005) nous donne une base solide pour concevoir les mécanismes économiques de l'époque et permettre ainsi, par comparaison, de dépister les traces d'une culture économique chez Jésus de Nazareth et ses disciples, notamment Paul de Tarse<sup>1</sup>.

Mais au plan des réalités de vie de l'époque de Jésus et de ses compagnons, il y a d'abord lieu de redresser quelques clichés. Jésus et ses premiers disciples n'étaient pas des paumés démunis ou des pauvres volontaires à la façon franciscaine ou "hippies". Jésus lui-même, fils de menuisier, entendez: d'entrepreneur en construction de bois (de la maison au bateau), fait partie des familles d'ascendance davidienne (= royale) dont se réclament et Joseph et Marie, ses parents. Son cousin Jean-Baptiste est le fils d'un Grand-prêtre du Temple de Jérusalem. Tous les premiers disciples de Jésus sont en majorité des patrons pécheurs du lac de Galilée. Et, quand Jésus crée son mouvement de prédication ambulante, le groupe est accompagné par des femmes qui aident le groupe de leur fortune. Parmi les disciples de Jésus, Jean, le disciple bien-aimé qui écrira un évangile, est bien connu des milieux du Temple, lieu où se concentre tout le trafic des pèlerinages à Jérusalem et où les banquiers-changeurs exercent leur métier très lucratif. Et, c'est une négociation financière des membres du Grand Conseil du Judaïsme avec le disciple Judas qui mènera à la crucifixion de Jésus qui tentait de réformer les confusions abusives entre religion et commerce en chassant les "vendeurs" du Temple!

Ce milieu n'est donc pas un milieu d'esclaves; c'est un milieu d'hommes libres, d'indépendants. Des gens qui gèrent leur patrimoine familial, et qui gèrent à leur service des travailleurs et des esclaves.

Quant à Paul de Tarse, on sait qu'il était fabricant de tentes et qu'il travaillait de ses mains à ce métier dont il faisait commerce pour subvenir à ses besoins et à ses déplacements.

Et, effectivement, dès qu'on a l'attention attirée, les Évangiles, les Actes des apôtres et les Lettres de Paul, fourmillent de références à la vie économique de l'époque et au mode de gestion de cette économie.

"Rendre des comptes" par exemple (en latin "*reddere rationem*"), comme les humains devront le faire devant Dieu au moment du Jugement, est une expression largement développée dans la petite parabole utilisée par Jésus qui met en scène un intendant astucieux et malhonnête (Lc 16.2-8), un gestionnaire que Jésus n'hésite pas à donner en exemple à ses disciples pour les inciter à être plus astucieux que les gestionnaires de ce monde, mais en vue du Royaume de Dieu.

On se trouve là devant une description très concrète d'un ensemble lié à la gestion de biens: un gestionnaire (*oikonomos, villicus*) est au service d'un riche (*plousios, dives*) dont il est accusé d'avoir dissipé (*diaskorpizô, dissipare*) les biens (*huparchonta, bona*). Il doit rendre compte (*apodos ton logon, redde rationem*) de sa gestion (*tês oikonomias sou, villicationis tuae*) car il ne pourra plus gérer (*oikonomein, villicare*). Le gestionnaire ne se sent capable ni de travailler de ses mains, ni de mendier, il convoque donc chaque débiteur (*chreopheiletôn, debitoribus*) de son patron (le pater familias des romains) et leur demande: que dois-tu (*opheileis, debes*) au patron? Réponse: 100 mesures d'huile! Le gérant lui dit: prends tes lettres d'engagement (*grammata, cautionem*) et écris 50!; même scénario pour le suivant avec des engagements en blé. En diminuant la dette du client envers son patron il compte bien se faire des amis qui l'accueilleront. Et le patron ne peut que constater avec admiration cette malhonnêteté du gestionnaire, car, par elle le gérant prépare astucieusement son avenir!

Cette petite parabole nous montre un Jésus qui, outre les comparaisons tirées de la nature, de l'agriculture ou de la pêche, est parfaitement au courant du fonctionnement précis des affaires. Le contexte où se trouve insérée cette parabole porte sur les exigences du Royaume des cieux. On peut considérer qu'il s'étend de Lc 14.25 à Lc 16.15 où il nous est dit que les pharisiens écoutent ces propos de Jésus en se moquant parce qu'ils sont 'avares' (*philarguroi, avari*).

Les propos de Jésus se développent en effet sur base d'une série de pratiques économiques et en vue de proposer une attitude par rapport au monde économique dont il utilise les concepts. Il y est d'abord question de calculer avant de construire (14.28-31) ou avant d'engager une action militaire (14.31-32); puis de renoncer à tout pour suivre Jésus (14.33); ensuite de sauvegarder la valeur du sel (14.34-35), de chercher avec soin ce qui est perdu, bétail ou pièce de monnaie (15.1-10), d'accepter la prodigalité du Père (pater familias) dans la gestion de ses biens (15.11-32); et, en cela, d'être plus malin qu'un gestionnaire astucieux (16.1-8) en utilisant le mammon d'iniquité (l'argent idolâtré) en faveur du Royaume (16.9-13) pour ne pas être 'avare' comme les pharisiens (16.14-15).

Il faut donc faire des estimations, des évaluations avant d'investir; il faut exiger une totalité; il faut garder la valeur du sel (on parle encore d'une 'facture salée'; et l'on sait que le sel était une des valeurs aussi importantes que la monnaie dans les transactions commerciales: des impôts significatifs lui étaient appliqués); il faut être attentif à 1% près (le pourcentage qui change tout) tant pour les biens divers que pour la monnaie, l'argent; il faut accepter l'attitude de prodigalité du pater familias (le père de famille, le maître du domaine) même si le fils gaspille un héritage; et, donc, se faire plus malin avec les biens de ce monde que le gestionnaire le plus astucieux; il faut utiliser l'argent (divinisé par certains) mais en vue de le faire servir pour le Royaume (le domaine du divin); et ceci pour ne pas être attaché à l'argent comme les pharisiens (les 'bien-pensants' que l'on voit ailleurs jeûner et observer les préceptes de la Loi à la lettre, sacralisant leurs biens pour ne pas devoir les faire servir à leur parenté dans le besoin).

Et, chez Paul de Tarse, quand il écrit aux croyants de la ville de Philippe en Macédoine qu'il vient d'évangéliser. C'est donc dans la Lettre aux Philippiens chap. 4. versets 15 à 17.

Le passage commence en 4.11 où Paul dit aux Philippiens qui l'ont si bien accueilli, qu'il peut se contenter de peu comme se réjouir d'être dans l'abondance. Mais il se réjouit spécialement de ce que les Philippiens ont communiqué (*sunkoinônêsantes, communicantes*) ou partagé avec lui dans ses difficultés ou épreuves. "Aucune autre communauté (*ecclesia*) n'a partagé (*ekoinônêsen, communicavit*) sous forme d'un compte de débit et de crédit (*eis logon doseôs kai lêmpsêôs, in ratione dati et accepti*)". Ils lui ont en effet envoyé par deux fois une créance (*eis tèn chreian mou, in usum mihi*) en sa faveur. Paul n'a en effet demandé aucun don ou débit en sa faveur (*ouk epizêtô to dôma, non quaero datum*) mais il cherche un profit, un intérêt (*ton karpon, requiro fructum*) qui puisse être abondant sur leur compte (*ton pleonazonta eis logon humôn, qui abundet in rationem vestram*). Paul a en effet reçu beaucoup par l'intermédiaire d'un fidèle qui se nomme Epaphrodite.

Donc c'est que Dieu à rencontré et comblé tous les besoins des Philippiens par sa propre richesse ( *plêrôsen pasan chréian humôn kata to ploutos autou, implebit omne desiderium vestrum secundum divitias suas* ).

Nous nous trouvons clairement ici devant un échange économique sur le mode financier dans lequel le riche pater familias est Dieu lui-même qui donne à tous en abondance en échange des créances apportées à Paul par l'intermédiaire d'Epaphrodite, qui, ce faisant, met en œuvre un compte ( *logos, ratio* ) de débit et de crédit ouvert en faveur de Paul par les Philippiens. Paul accepte, car il pense qu'ainsi il augmente les intérêts sur le compte 'générosité' des Philippiens. Le *quaero* ( *requiro fructum* ) que Paul évoque est très probablement cette espérance de plus-value ( *quaestum* ) sur laquelle on table à partir d'un investissement de base!

Ces deux exemples sont suffisants, dans le cadre de cette brève étude pour faire saisir la précision du vocabulaire comptable ou d'affaire mis tant dans la bouche de Jésus que dans celle de Paul. Ces hommes-là connaissaient parfaitement les pratiques commerciales et comptables de leur temps et n'hésitaient pas à les utiliser pour faire passer leur message.

Dès qu'on a l'attention attirée sur ce vocabulaire et sur sa cohérence, on en retrouve les traces à de nombreux endroits : un grand nombre de paraboles du Royaume parlent du développement de ce 'domaine du divin' comme du développement d'un patrimoine (ou capital) avec des rendements d'autant plus élevés que la mise de fonds a été bien ciblée. Mais dans l'ordre des moyens pour produire ces rendements, Jésus critique la richesse inique et attire l'attention sur les moyens pauvres. Il loue la magnanimité (parabole du père prodigue, des ouvriers de la 11e heure). Il loue la pauvre veuve qui donne en aumône sur ce qui lui est nécessaire pour vivre. Il chasse les marchands du Temple et renverse les tables des changeurs (les banquiers de l'époque). Il compare sa trajectoire à celle de l'héritier d'un grand domaine vinicole et, lui-même confie à ses disciples un dépôt à faire fructifier. Ses disciples mettront leurs biens en commun et donneront à chacun selon ses besoins: là commence la *koinônia* , la communauté, le partage.

Tous ces exemples semblent suffisants pour justifier deux démarches d'actualisation du message évangélique. La première voudrait que l'on n'hésite pas à utiliser le langage et les images du monde des affaires pour parler du message de salut apporté par la Bible et par Jésus. La seconde voudrait que l'on retienne les acquis et les leçons de ce cours d'économie de salut pour évaluer les pratiques d'affaire d'aujourd'hui. Tout en étant différentes, les deux démarches sont convergentes.

La création, notre planète pour commencer, est un vaste domaine dont les humains sont non seulement partie prenante, mais également gestionnaires au nom du maître de ce domaine, le Créateur.

L'humain est mandaté pour faire fructifier ce patrimoine et lui faire rendre tout ce qu'une bonne gestion peut en attendre.

Au terme, le maître du domaine demande des comptes, un livre de crédit et de débit est ouvert et l'humanité comme corps, tout comme les individus qui la composent, sont débiteurs d'un résultat. Leur dette mal gérée les mène à une perte (*damnum* – le mot 'damnation' est bâti sur ce radical!) qui pourrait leur faire retirer la responsabilité de la gestion.

Mais le maître du domaine qui est un Père ( *pater familias* ), rachète ces erreurs de gestion en clouant la dette à la croix sur laquelle meurt son Fils. Don au-delà de tout don que l'on appelle 'par-don'. Ce faisant il indique les moyens d'une gestion du domaine en voie de divinisation qui soit en cohérence avec la nature du patrimoine confié à l'humanité: imiter cette magnanimité du don total créateur de vie (et donc de salut), car 'on mesurera pour vous avec la mesure dont vous vous servirez' (Mt. 7.2) ou encore 'pardonne-nous comme nous pardonnons'!

Le Fils est lui-même le compte (*logos, ratio*) unique et précieux du Père. Il vient s'investir dans notre humanité et, par son appauvrissement, il se vide ( *ékénôsen* ) pour enrichir l'humain (2 Co 8.9).

Cette démarche de Dieu à l'égard de l'humanité indique le mode opératoire suggéré par le Créateur à sa créature humaine. Il a été confirmé par le message délivré par son Fils Jésus durant son bref passage dans le domaine confié aux humains. Le patrimoine divin n'est pas

resté auprès du Créateur, mais il s'est investi pour faire fructifier l'humanité et, à travers elle, toute la création. Mais cela implique un mode de gestion dans lequel la désappropriation, le transfert des valeurs vers les autres, vers tout ce qui constitue l'humain et son environnement (toute le créé), est la règle première pour accroître le patrimoine et faire fructifier les valeurs.

Ceci va se traduire en comportements concrets qu'il serait trop long d'essayer de décrire ici. Mais on a déjà vu que les premiers disciples de Jésus ont traduit cela par la mise en commun des biens matériels, par le partage, par l'amour auquel on reconnaîtra les disciples de Jésus, par le pardon, par l'utilisation des biens matériels et des instruments financiers d'une façon qui fasse apparaître ce sens du don et du partage (aumône, prêt sans intérêt, don de sa personne sans compter, attention aux pauvres et aux démunis de tous types, etc).

---

1. L'image qu'on peut se faire de la comptabilité et de la gestion d'affaires dans l'empire romain à partir du livre de G. Minaud est à peu près et en résumé, la suivante.

Un propriétaire (*pater familias*) possède un patrimoine (*patrimonium*) dont il serait scandaleux et incompréhensible qu'il le laisse sans le faire fructifier. Il fait donc des investissements (*impendium*, *impensae*) en espérant bien une plus-value (ou un rendement) de son investissement (*quaestum*) qu'il va confier à un gestionnaire (*villicus* ou *phrontistès*). Celui-ci, souvent un esclave intelligent et de confiance, va faire fructifier le bien (*fructus*) qu'il tire de cette unité de profit (*compendium*). Cette gestion comporte des dépenses (*expensum*) et des recettes (*acceptum*) que l'on inscrit au fur et à mesure à partir des documents de transaction (factures, actes de vente ou d'achat, lettres de crédit ou de débit, etc); ce sont les lettres (*litterae*) dont on écrit le relevé sous une forme rapide et au brouillon: les *adversaria* transcrits sur des listes (*tabulae*). Ces relevés sont ensuite reportés (*referre*) dans le livre de crédit et de débit (*codex accepti et expensi*) qui reflète dans ses totalisations, le compte (*ratio*) des crédits et des débits. Une ligne dans ce livre est une écriture comptable (*nomen*) provenant de ce que le responsable des comptages (*numerator*) a inventorié (*numeratio*) ou d'un enregistrement de données comptées déjà noté dans les *adversariae*. Puis, ce sera au comptable (*ratiocinator*) à effectuer les calculs tels qu'ils sont proposés par le calculateur (*calculator*) qui a établi les règles de comptabilité et les principes de ces calculs (*calculus* – utilisation rationnelle du calcul à l'aide de cailloux: on dit encore des 'calculs aux reins'. Ces cailloux qui deviendront les boules de l'abaque, la machine à calculer des romains). Muni de ces résultats, le gestionnaire (*villicus*) est en mesure de faire le bilan (*reddere rationem*) de sa gestion et de faire apparaître les gains (*emolumentum*) et le rendement (*reditus*) de son unité; il peut aussi présenter les journaux (*kalendarium* – qui vient du mot *Calendes*, le premier du mois, date où les échéances de paiement étaient dues) qui pouvaient aussi servir d'état patrimonial, au même titre que le livre de crédit et de débit, un état 'négociable' (comme un 'portefeuille'). D'où l'importance que les imputations (*dispunctio*, *dispungere*) soient correctes et en espérant que le bien n'a pas subi de perte (*damnum*).

Conclusion ►

R.-Ferdinand Poswick, o.s.b.  
(Informatique & Bible, Maredsous)



Informatique & Bible, asbl - Belgique  
Rue de Maredsous, 11 B5537 Denée - Belgique  
Tél:+32(0)82.69.96.47 Fax:+32(0)82.22.32.69  
cib@cibmaredsous.be



## L'économie et l'argent dans la tradition biblique et évangélique Rotary, CHarleroi, 31 janvier 2011

Économie et argent dans la Bible juive (le Premier ou Ancien Testament des chrétiens) ►

Quoi de nouveau avec l'apparition de Jésus de Nazareth? ►

### Conclusion

Face à cette vision d'une économie de générosité totale attentive d'abord à tous les prochains, notre expérience économique d'aujourd'hui, est fondée sur le calcul comptable "qui connaît les catégories du 'plus' et du 'moins', mais ne connaît pas celle du 'suffisant'" [A. Gorz, *Métamorphoses du travail. Quête de sens. Critique de la raison économique*, Paris, Galilée, 1988, p.160] et qui impose une rigueur calculable tenant lieu de vérité. Cette vérité économique où seul le gain lié à l'investissement capitaliste est la règle, une règle qui mène à favoriser l'investissement (et donc la robotisation) plutôt que l'embauche (et donc que le travail humain) au point que l'on entrevoit à l'horizon 2050 une société dont tous les besoins fondamentaux (du secteur primaire au secteur tertiaire – à l'exclusion du travail non-marchand... et encore?) seront assurés par moins de 20% de la population en âge de travailler.

Comme le dit encore Gorz: "l'impérialisme de la rationalité économique tient à l'objectivité des critères de jugement que fournit le calcul (comptable). Celui-ci est une technique qui dispense le sujet de donner sens à la décision et de l'assumer comme sienne: c'est le calcul qui, par lui-même, décidera. Mais c'est dire que le calcul économique est incapable de fournir un sens là où le sujet se démet sur lui et qu'il est incapable de décider s'il est ou non pertinent dans un domaine déterminé".

La grande crise financière, économique, et bientôt sociale, que nous traversons tient à cet aveuglement d'un capital géré selon les seules lois du marché et des plus-values comptables.

La Bible, et plus particulièrement le message de Jésus de Nazareth, connaissent ce caractère aveugle et démoniaque d'une démarche économique poursuivie pour elle-même, comme une religion: le culte de l'accumulation financière et la foi absolue dans l'auto-régulation des pratiques économiques. Jésus et ses disciples mettent en garde contre cette divinisation de l'intérêt matériel déconnecté des vrais besoins humains. Ils nous rappellent, d'un côté, la dimension pleinement humaine (notamment familiale) de l'économie si elle veut rester liée à ce qui est spécifiquement humain; et, d'un autre côté, le signe de cette "humanité", de cet "humanisme" économique et financier, semble bien se trouver dans l'acte gratuit: celui que fait le "bon Samaritain" à l'égard du blessé qu'il secoure sans le connaître le long de sa route et sans chercher aucune contre-partie; celui du père prodigue qui accueille sans réserve le fils qui a gâché son capital et reconnaît son erreur; celui du patron qui donne autant à l'ouvrier embauché à la onzième heure qu'à celui qui a bossé depuis la première heure; celui, finalement, de ce Dieu qui investit tout ce qu'il est (son capital, son *Logos*, sa Parole) dans notre humanité, à travers celle de Jésus de Nazareth, afin de pouvoir associer cette humanité à son grandiose projet créateur par la "nouvelle création" qu'est la résurrection!

Les réalités du domaine économique et financier ne sont donc pas étrangères au domaine de la Bible et du message qu'elle a transmis à l'humanité à travers les cultures qu'elle a engendrées. Notre monde à la recherche d'un nouveau "sens" à donner à une évolution qui semble parfois ne plus savoir où elle nous mène, ferait peut-être bien de redécouvrir la

sagesse de cette Parole, de cette "ratio", de ce fabuleux Compte qui n'est pas en banque,  
mais en Dieu!

R.-Ferdinand Poswick, o.s.b. (Informatique & Bible, Maredsous)

